L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX. No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 11 MAI.

Causerie Scientifique.

Les Polypes madrépores. — Ils qu'ils construisent dans l'Océan. — Origine des marbres. — Le corail. — Sa nature. — Découverte de Peyssonnel. — Moeurs du polype corail. — Sa multiplication. — Pêche du corail. — Mœurs curieuses du ver de terre. — M. Jamin: Puissance des aimants, moyen de l'augmenter.

Un des faits les plus intéressants de l'époque géologique actuelle est la formation de récifs et d'îles dans les hautes mers équatoriales par d'innombrables colonies de petits animaux que l'on désigne maintenant sous le nom de polypes. Ces petits animaux sur lesquels on n'a des renseignements précis que depuis un peu plus d'un siècle, jouissent de la singulière propriété de séparer de l'eau de mer le carbonate de chaux qu'elle tient en dissolution grâce à son chlorures. Ils accumulent ce carbonate dans l'intérieur de leurs tissus et comme ils sont en grand nombre, ils bâtissent rapidement de grandes colonies qui forment des écueils fort dangereux et souvent funestes aux navigateurs.

Accolés sur un rocher qui s'élève du fond de la mer, ils en font la base, le fondement inébranlable de leur établissement. D'abord, à une certaine profondeur, qui toutefois ne dépasse pas de beaucoup trente mètres, ils sont invisibles; ensuite peu à peu ils s'élèvent et viennent affleurer la surface de la mer. Ils croient, pour ainsi dire, d'innombrables tiges circulaires dont le centre est occupé par un lac marin. Ils donnent ainsi un aspect volcanique à la région qu'ils habitent, et pourtant rien n'est plus éloigné d'une formation violente que ces basses îles couvertes d'algues vertes et colorées, de belles plantes et de fleurs marines.

Le polype madrépore, qui élève ces constructions, nime le mouvement et l'agitation des vagues. Jamais il ne vit dans la solitude ennuyeuse et calme des mers profondes. Dans l'impossibilité où il est de se mouvoir, il se place dans un milieu perpétuellement agité, afin de jouir du curieux spectacle qui se déroule autour de lui. Il veut lui aussi profiter de la lumière et de la chaleur du soleil; mais il désire avant tout, je pense, que les courants de la mer lui apportent sa nourriture, puisqu'il ne peut chercher ni poursuivre sa proie. Le calcaire sécrété par les madrépores n'a aucune valeur commerciale: on le laisse en place, où il continuera à croître peu à peu et où il finira par envahir la mer et la refouler au loin; si ses grandes vagues furieusement élevées par les tempêtes terribles qui éclatent fréquemment dans ces régions, ne le battaient pas en broche, l'attaquant par fragments et le réduisant en sable et en boue. Cependant la où la roche n'est pas profonde et forme comme un plateau étendu, les vagues ne peuvent pas l'entraîner et elle reste là, comme un immense bloc de pierre, sans être asséchée. Il en est autrement des autres agglomérations, qui sont comme suspendues au milieu des flots et qui entourent la roche de leur gigantesque ceinture.

D'épaisses couches terrestres, d'une remarquable puissance, sont dues au travail accumulé des madrépores; beaucoup de nos plus beaux marbres sont dans ce cas. Au milieu des convulsions épouvantables qui ont, à tant de reprises, bouleversé et renouvelé la face de la terre, rideaux de fond des mers et abaissant les montagnes, accablées, ensevelies sous des flots de laves en fusion, leurs îles se sont liquéfiées au contact, et soumis à une pression énorme, leurs éléments, qui ne pouvaient se dissoudre et se résoudre en acide carbonique et en chaux, ont pris la merveilleuse apparence des marbres qui ornent aujourd'hui les marbres avec leurs couleurs diverses.

Le polype du corail, qui appartient à ce groupe, ne forme pas d'écueils. En revanche, il nous fournit cette admirable substance rouge et comme sanglante, que l'industrie et l'art des bijoutiers sait convertir en colliers, en bracelets, en ornements variés et recherchés pour l'éclat et leur belle couleur. Les belles brunes de tous les temps et de tous les pays ont trouvé, avec raison, que ce rouge faisait admirablement valoir leur teint mat et velouté.

Pendant bien longtemps, la véritable nature du corail a été ignorée. Théophrastre comparait à Hippomatile, botaniste également rouge, le corail lui, aussi que nous voyons de la voir, vit le produit d'une sécrétion animale. Il disait encore que croît dans la mer et ressemble à une racine. Ovide, exprimant en vers les idées de son époque, le peint pour une plante marine, que le contact de l'air rendait solide en la changeant en pierre.

Sic et curallum qui primum contingit aurus
Temporis durescit, mollis fuit herba sub undis.

Cette opinion se perpétua fort longtemps et les plus savants naturalistes du dix-septième siècle, Tournefort, entre autres, étiquetaient le corail parmi les plantes. On prétait pour des fleurs l'épanouissement des tentacules du polype au dehors des ouvertures étoilées de son polypier. Ce dernier nom sert à désigner les concrétions pierreuses.

C'est au Marseillais du nom de Peyssonnel qui passait pour le dernier, la gloire de découvrir et de faire connaître la véritable nature du corail. Il l'étudia d'abord sur les côtes de Provence, puis sur celles de la Barbarie.

Il prouva que les fleurs du corail étaient de véritables animaux. "Cet insecte, dit-il, s'épanouit dans l'eau et se ferme à l'air, ou lorsque une jeite dans le vase où il est des liqueurs acides, ou lorsqu'on le touche avec la main, ce qui est ordinaire à tous les poissons et insectes testacés d'une nature bâveuse et vermiculaire. J'avais le plaisir de voir remuer, quand il, les pattes ou les pieds de cette ortie, et ayant mis le vase plein d'eau où le corail était, auprès du feu, tous ces petits insectes s'enfuirent. Je poussai le feu et fis bouillir l'eau, et je les conservai épanouis hors du corail, ce qui arrive de la même façon que quand on fait cuire dans les testacés, tant terrestres que marins."

Peyssonnel communiqua, en 1726, ses observations à Réaumur; mais celui-ci, qui confisquait peu les choses de la mer, ne voulut point abandonner ses vieilles croyances sur la nature du corail. Il crut rendre un véritable service à son correspondant en lui rendant par compte à l'Académie des sciences et en lui présentant pas son mémoire. Il y mit même quelque malice et publiait à Peyssonnel: "Je pense, disait-il, que personne ne s'est avisé jusqu'à présent de regarder le corail comme l'ouvrage d'insectes. On ne peut disputer à cette idée la nouveauté et la singularité. Les coraux ne paraîtront jamais pour être construits par des orties ou des poulpes, de quelque façon que vous vous y prenniez pour les faire travailler."

On croirait entendre un savant de nos jours, et, pour ma part, je connais un savant chimiste qui répondit à peu près de la même manière à un jeune savant qui lui présentait un ouvrage qui, sur le fruit de longues recherches et d'expériences difficiles, de luttes et de dépendances. Il prit le bâtonnet, en lut quelques lignes: "Oh! M. un tel a très bien traité cette question là. Voyez ses travaux!" Le Mémoire de mon ami a-t-il été examiné? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que le savant garde le manuscrit, au grand désespoir de son mal et trop confiant déposant.

Cependant des expériences nouvelles, faites par Trembley sur les hydres ou polypes à bras firent revenir Réaumur de ses erreurs. Il fit amende honorable publiquement: "J'ai montré des doutes, dit-il, que je n'aurais peut-être pas dû avoir, ou au moins que je n'ai pas, aujourd'hui, sur la transformation faite par M. Peyssonnel des fleurs du corail en petits animaux.

On sait donc aujourd'hui que le corail, qu'à première vue, a causé de sa forme arborescente, on prenait pour une plante, est un polypier qui sert d'axe et de soutiens commun aux colonies de polypes. Ceux-ci, à qui leurs huit tentacules festonnés donnent l'apparence de belles fleurs blanches, n'ont qu'un seul orifice dans tout leur corps. C'est la bouche, autour de laquelle sont ranges, comme les pétales d'une fleur, les huit tentacules, bras avides, toujours prêts à saisir la proie qui s'aventure dans leur voisinage, et que son malheur met à leur portée. La pauvre victime est retenue prisonnière par ces huit liens qui l'entourent et la pressent d'une vigueur et l'approchent du mamelon buccal, où bientôt elle va disparaître. Cette bouche sert à tous usages: à l'entrée des aliments, au rejet de leurs parties inutiles, ressemblant plus à des infusoires ou même à de très petits vers pourvus de pots ou une matière dont les femmes de l'Orient se disputeront ces fragments polis et taillés.

Le petit polype, expulsé de la bouche de sa mère, nage pendant quelque temps. Il va où et là par le monde de la mer, admire, compare et se choisit, parmi les algues qui tapissent le fond, une place riche et fertile en ne grand nombre d'animaux. Ses bras poussent. Alors il se fixe sur le rocher dans la place de son élection et y par un assez large épatement calcaire, il pose la base de la colonie future. Il revêt d'une sorte d'écorce l'arbre de pierre qu'il élève peu à peu et à mesure qu'il croît, il fournit par des bourgeons d'autres êtres semblables à lui, absolument comme les arbres qui s'agrandissent et s'augmentent par des bourgeons.

L'écorce où périoste est d'un rouge mat. Elle forme un fond sur lequel se détachent admirablement les polypes, dont la blancheur opaline et lactescente éclate, par ce contraste, d'une façon remarquable. Des vaisseaux divers parcourent cette écorce et mettent en communication tous les membres de la colonie, qui tantôt sont tous du même sexe et tantôt de sexes différents, présentant ainsi avec les végétaux une ressemblance nouvelle et frappant peut se propager par boutures.

L'axe pépreux grandit avec la colonie. Il est dû à l'accumulation de petits cônes calcaires qui, développés dans la partie commune des polypes et que nous avons appelée l'écorce, en solidifient la portion la plus prétendue. C'est ainsi que se forme le corail. Ne pourrait on pas dire que cette production inférieure de la masse des polypes en est comme l'os? Car le périoste qui sert à nous fournir la substance de nos os n'a pas d'autre fonction que celle de séparer le calcaire en dissolution en en combinaison dans le sang, pour en fabriquer notre charpente osseuse. Moins l'épanouissement des huit tentacules et la ramification arborescente, nos os sont, pour ainsi dire, donc à un polype et le corail a un squelette.

Cependant, je ne fais ces rapprochements que pour donner un peu plus de clarté à mon explication et faire mieux comprendre la formation du corail.

Cepolypier donne lieu chaque année à une pêche assez active dans la Méditerranée, sur les côtes de l'Algérie, de la Provence, de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne. On en recueille aussi près de l'île Ceylan, et il est probable qu'on en pourrait pêcher dans beaucoup d'autres mers... On devrait l'y rechercher et s'en soin le cultiver. Qui empêcherait de la semer sur de bonnes places bien choisies et telles que l'animal du corail a coutume de les préférer?

La pêche se fait aujourd'hui au moyen du scaphandre. Elle est plus fructueuse, et détruit moins que la pêche faite d'après l'ancienne méthode. Car promener sur les fonds où vivent les coraux une croix de bois ou de fer lourdement lestée et à laquelle fait suite un filet qui recueille les fragments, c'est mutiler à plaisir et sans grand profit une matière précieuse et recherchée.

Je ne ferai point l'histoire de la pêche du corail depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Cela m'entraînerait trop loin et n'offrirait qu'un médiocre intérêt. Qu'il suffise de savoir que la France en a eu cependant longtemps le privilège et le monopole. Le prix du corail a plus de deuxième depuis cent ans; il se vend aujourd'hui de 80 à 90 fr. le kilogramme brut. Le corail est tantôt d'un rose très pâle et presque blanchâtre, et il prend toutes les teintes, depuis le rose incarnat le plus tendre et le plus délicat jusqu'au rouge poncean le plus vif et le plus ardent. Les noms que les bijoutiers lui donnent font bien sentir ces nuances: *corail écume de sang, fleur de sang, premier, second, troisième, quatrième* etc.

Le corail plaît aux élégantes de toutes les nations, mais surtout aux Asiatiques, aux Hindoues, aux belles Mauresques. On conçoit que la peau brune et ardemment colorée des races mongoliques et hindoues s'accommode admirablement de la couleur sanglante du corail. Ce rouge brillant leur plaît. A quel peuple, du reste, la couleur rouge ne plaît-elle pas? Dans les Indes et en Asie, le corail sert à faire toute sorte d'ornements. On le voit sur les coupes, les aiguières; il incruste la poignée des stylets, et quelquefois, mêlé au grenat, la lame même des poignards qui paraissent comme converts de sang frais, vermeil et tout chaud encore. Mais quel parti les bayadères n'en savent-elles pas tirer? A leur cou, sur leurs bras et leur gorge nue, dans leurs cheveux noirs et luisants, elles placent et disposent avec art de longs chapelets de corail du rouge le plus éclatant, et que fait ressortir encore l'éblouissante blancheur des riches vêtements de soie et de brocard qui le couvrent.

Mais si le corail, parmi les Orientaux, sert à la parure des vivants, il sert aussi d'ornement aux morts. Les musulmans, surtout les mahométans de l'Arabie, ont coutume d'ensevelir leurs morts avec un chapelet de corail au cou. C'est une antique coutume religieuse, qui y règne et qui y est conservée depuis la plus haute antiquité.

Qui croirait qu'un animal aussi commun que le *ver de terre*, appelé *lombric* par les savants, fut doué d'intelligence et donnât des preuves évidentes d'industrie? Qui croirait que jusqu'à ces derniers temps on ne connaissait rien de ces mœurs de ce ver qui, chaque jour, sous nos pieds nous fussent complètement inconnues! Telle est pourtant l'exacte vérité, et ces mœurs sont intéressantes, et son instinct, pour n'être pas des plus merveilleux, n'en est pas moins admirable. M. le docteur Robert n'a pas trouvé au-dessous de lui l'étude de ces intimes animaux, et voici une partie de ce que ses patientes recherches et ses sagaces observations lui ont fait découvrir.

Le lombric, que j'aime mieux appeler ver de terre, parce que ce terme est compris de tout le monde, le ver de terre est creuse dans le sol des galeries aboutissant à un trou où il accumule et cache des provisions. Pendant le jour, il dort d'habitude et reste caché, car il craint la lumière, mais la fuit il sort de sa retraite et va à la recherche de sa nourriture qui consiste principalement en feuilles tombées. Il s'accroche à elles, les poisse, les attire, et parvient, à force de patience et d'adresse, à les transporter dans son trou. C'est ainsi qu'on voit peu à peu disparaître assez rapidement de la surface du sol les feuilles qui le jonchent parfois. Les feuilles ainsi sont comparés. Comme ils ne sont pourvus d'aucune enveloppe protectrice et qu'au fond de leurs terriers ils ne pourraient opposer qu'une résistance vaine aux attaques de l'ennemi qui viendrait les y assaillir, ils ont soin d'accumuler à l'entrée extérieure de leurs galeries de petits cailloux qu'ils y amènent souvent du fort loin pour en dissimuler l'ouverture.

C'est pendant la nuit que les vers de terre se livrent à ce travail. Rien n'est plus curieux, dit le docteur Robert, que de les voir à l'œuvre. Dès qu'ils ont dû couvert le caillou qui leur convient, ils s'attachent, le soulèvent, se glissent au dessous et, le traînant dans leur marche rampante. Quelque fois ils le faisant glisser et leur échappe! que de fois ils recommencent la même manœuvre! que de patience! que d'efforts! Le travail cependant se fait avec une certaine rapidité, et il ne faut pas souvent plus d'un quart d'heure pour que le petit monticule de graviers et de cailloux soit élevé. Dans les jardins dont les allées sont couvertes de graviers, on voit souvent ainsi de petits monticules et tout autour une place circulaire où la terre se montre à nu. Elles sont l'œuvre nocturne du courageux et patient ver de terre. Qu'on les détruise avec précaution, et l'on ne tardera pas à trouver l'ouverture de la galerie, au fond de laquelle s'est réfugié le petit travailleur. Creusez la terre, et vous verrez bientôt enrouté sur lui-même, reposant sur des débris de feuilles rongées dont il ne reste plus que les fibres ligneuses, le ver de terre autour de ces travaux, dont à première vue nous ne l'aurions point cru capable.

M. Jamin, l'habile et éminent physicien, vient de découvrir le moyen de fabriquer des aimants artificiels d'une puissance attractive telle, qu'elle n'a de limites que celles que la volonté humaine voudra lui assigner. On sait qu'un barreau aimanté n'a qu'une force magnétique relativement petite et que pour obtenir ce que l'on appelle l'aimant normal ou maximum, il est nécessaire d'accoupler plusieurs barreaux. Le nombre de ceux-ci est limité, et quand l'aimant maximum est atteint, tout ce qu'on pourrait y adjoindre ne serait qu'une superfétation inutile et n'augmenterait en rien la puissance obtenue.

M. Jamin démontrait hier devant la savante compagnie, dont il fait partie, qu'en faisant usage de minces lames aimantées pour les conjuguer c'est-à-dire les unir en un seul coupie magnétique, on obtient pour résultat final un aimant tout aussi fort qu'avec des barreaux, mais bien plus léger. Il en présente à ses collègues quelques uns dont le plus remarquable ne pèse que deux kilogrammes et soulève cependant un poids de quarante-cinq kilogrammes et même un peu plus. Il annonce en outre qu'il construit en ce moment un aimant dont la longueur atteindra un mètre vingt-quatre centimètres et qui pourra soulever un poids de dix-huit cents kilogrammes. Cette communication est très intéressante, et j'ai tenu à la faire connaître au moins sommairement dans son principe et dans ses résultats. J'y reviendrai.

L. CHARMOLUE.

FEUILLETON.

UN MARIAGE TRAGIQUE

PAR

ERNEST DAUDET.

X.

COMMENT MIGUELIN ATTEIGNIT AU FAITE DU BONHEUR.

La visite dont on a lu le récit au précédent chapitre eut des conséquences immédiates que rien ne la prédisait. Le lendemain Morancé n'avait pas quitté sa couche. En ouvrant sa maison à Miguelin, la marquise ne recherchait d'autre but que celui de servir les intérêts de son ami. Mais, il n'était à aucun degré, dans sa pensée, de laisser se former entre elle et le personnage qu'un hasard très ingénieusement provoqué plaçait sur sa route, des liens plus étroits que ceux qui peuvent résulter d'une banale et rapide rencontre.

Séduire Miguelin par la seule puissance d'une coquetterie étudiée et savante, le captiver, le dominer autant qu'il le faut pour diriger sa volonté jusqu'au jour où Morancé aurait conquis la main de Jeanette, puis l'éloigner et ne s'occuper jamais plus de lui, tel était d'abord, dans sa simplicité, le plan de madame de Flavacourt.

Mais tout autre était celui de Miguelin, quand il mit les pieds chez elle, sans devoir, d'ailleurs, les machinations et les embûches qu'il y attendaient.

En prononçant devant lui le nom de la marquise, en offrant de lui ouvrir les portes d'une maison dont l'accès semblait interdit aux parvenus, alors qu'elle devait être à leurs yeux la véritable terre promise de la vanité et du plaisir, Morancé avait déchaîné dans les veines de Miguelin les désirs violents qui ne sommeillaient dans cette nature vigoureuse que pour se réveiller plus exigeants et plus redoutables à la moindre excitation.

Ils furent d'autant plus impérieux que Miguelin connaissait madame de Flavacourt pour l'avoir souvent vue dans les théâtres ou en les promenades, mais de loin, et perdue dans la foule de ceux devant qui elle ne pouvait passer sans leur inspirer d'ardentes convoitises.

Cette beauté puissante l'avait souvent coupé parmi les admirateurs inconnus un cortège sans cesse renouvelé, et tout n'en osé concevoir l'espérance d'occuper une place dans la vie d'une telle femme.

On peut maintenant comprendre toutes les émotions qu'il ressentit quand, soudainement, à l'improviste, l'occasion lui fut donnée de se rapprocher d'elle.

C'était la réalisation d'un idéal auquel il n'avait pas sérieusement pensé, convaincu qu'il ne pouvait le réaliser. Elle le transforma, lui sembla une audace qu'il n'eût jamais soupçonné, et la ferme volonté d'avoir part, à tout prix, aux bonnes grâces de la marquise. Dès qu'il la vit et l'ai parla, ses désirs demeurent encore et l'on a pu constater qu'ils firent de lui un amoureux fidèlement soumis qu'habile.

L'entretien qui a suivi fut encore plus impressionnant vivement Doralice.

Sur la foi des paroles de Morancé, elle croyait voir en Miguelin un homme d'armes, lourd, brutal, mais d'une grande fidélité à elle. Il ne possédait pas une grande distinction, mais il exprimait ses sentiments avec une saveur entraînante. La rapidité même de sa fortune prouvait une intelligence rare. Dans les mains d'une femme ingénieuse et fine, il pouvait devenir pour elle un utile instrument de richesse et d'influence, et parvenir à une brillante destinée.

Et puis, quelque accoutumée qu'elle fût aux hommages des hommes, Doralice avait été flattée des sentiments exprimés par Miguelin et surtout de leur soudaineté. Parmi les femmes qui ne semblent vivre que pour jouer les rôles de grandes coquettes et brûler les cœurs, il n'en est pas qui demeurent insensibles à l'amour qu'elles inspirent, quand celui qui l'a ressenti s'en montre pénétré jusqu'à lui donner, pour le mieux affirmer, la première place dans sa vie.

Enfin, Miguelin était riche et ses millions plaidaient éloquemment sa cause. Depuis plusieurs années, la marquise s'était mise sur le pied relativement modeste, moins préoccupée de donner satisfaction à ses ruineuses fantaisies que de s'exposer. Ce qui l'avait jadis attirée, ce qui l'avait jeté dans mille et mille ennuis, ce qui la mettait en suspicion, et places.

Mais elle sentait autour de soi un vide profond. La privation d'argent était le mal le plus cruel qu'elle pût souffrir. Elle avait des dettes aux quatre coins de Paris et ne pouvait nécessaires satisfaire qu'une faible part de ses caprices.

Ce fut, dans ces circonstances, la force de Miguelin d'arriver à propos. Dans est de tous les temps, et il n'est pas nécessaire d'être jeune pour expérimenter la puissance d'une pluie d'or.

La marquise, en dépit de ses mines d'ange, et du dégoût profond qu'elle manifestait pour les détails matériels de l'existence, était une femme positive. Ce Miguelin qu'elle dominerait sans peine, dont la passion n'aurait d'autre éclat que celui qu'elle-même voudrait tolérer, c'était Crésus, entrant dans sa maison, mais sans fracas, assez amoureux pour se laisser conduire, assez riche pour être prodigue. — On ne repousse pas de telles bonnes fortunes, se disait Doralice. Le monde a oublié mon passé. J'y ai retrouvé mon rang. Que me manque-t-il aujourd'hui? Des revenus pour le soutenir. Miguelin est l'homme qu'il me faut. J'ai acquis l'expérience; je me sens assez habile pour éviter le scandale et faire accepter une liaison qui après tout compte de nombreux précédents dans la société parisienne.

C'est à dessein que nous avons développé ces considérations, parce qu'elles accroient l'importance de Miguelin.

Destiné d'abord à servir de jouet à madame de Flavacourt, au profit du comte de Morancé, il devint pour elle, en quelques heures, un homme à ménager. Elle forma des plans à la réalisation desquels il était indispensable.

Dès le matin qui suivit la visite de Miguelin, Doralice calculait le gain qu'elle pourrait tirer de lui et s'arrêtait avec complaisance aux améliorations que cette source de revenus, nouvelle et inespérée, lui permettrait d'introduire dans sa maison. Tout entière au désir de devenir riche, en moins de fortune soudaine du don qu'elle venait de recevoir, elle ne se doutait point de la chute, désireuse de tomber avec grâce, de sorte que Miguelin crût à son amour sans devoir se défendre et que le monde fermât les yeux sur ses faiblesses.

Il ne soupçonnait guère qu'il est fait de grands et de si rapides progrès dans le cœur qu'il voulait conquérir.

Le doute et le désir le décourageaient.

Il cherchait le moyen d'outrer violemment, par quelque action éclatante, dans la vie de la marquise. On hait de quelles folies l'amour peut rendre capables les hommes de cinquante ans. Il n'était aucun sacrifice qu'il ne fût prêt à accomplir.

La lettre qu'il écrivit dès le lendemain révélait ces sentiments. Le manuscrit dont il les affirmait, l'audace avec laquelle il signait de ses prénoms et de son nom ces déclarations brûlantes, sans s'inquiéter de l'usage qui pourrait être fait de sa signature, indiquaient une passion prête à tout.

Doralice se décida.

Pendant quelques jours, elle le mit à l'épreuve, en lui faisant subir tous les caprices d'une coquette. Elle l'appelait, ne l'écrivait pas, lui écrivait ensuite pour expliquer sa résolution par l'effroi dont elle se disait pénétrée. Sa correspondance révélait un sentiment presque tendre, et le conduite une horrible peur d'y succomber.

Rien n'était plus propre à exaspérer la passion de Miguelin. La première fois qu'il reçut un billet de la marquise, à l'aspect de ce papier armorié, tout pénétré d'élégance aristocratique comme d'un parfum, couvert d'une écriture fine et régulière, dont chaque mot exprimait la pensée avec la netteté du burin, il eut un éblouissement.

Ce fut bien pis, quand il commença à souffrir des caprices aristocratiques de madame de Flavacourt.

Mainté par elle, il accourait le cœur et la tête en feu.

— Madame la marquise n'est pas visible, répondait respectueusement le valet de chambre.

— Mais, elle vient de m'écrire.

— Alors, madame la marquise a oublié qu'elle avait donné rendez-vous à monsieur.

Miguelin s'en retournait tout déconfit, sans comprendre et l'âme pleine d'angoisse.

D'autres fois, on le recevait, mais toujours quelque contre-temps arrêtait sur les lèvres les déclarations qu'il avait préparées à l'avance, pour les répandre aux pieds de cette femme dont il était éperdument épris.

Deux semaines d'une telle vie brisèrent son cœur, sans lui enlever toutefois ni l'espérance ni l'audace. Un matin, il se présenta chez la marquise. On lui refusa la porte.

— Je veux voir votre maîtresse, dit il au domestique debout devant lui. Fermez les yeux et laissez-moi passer; vous y gagnerez dix louis.

— Mais madame la marquise me chasserait.

— Dans ce cas, je vous prends à mon service.

Le domestique ouvrit la porte toute grande et s'inclina.

Miguelin courut jusqu'au boudoir de Doralice.

Il outra.

Elle était seule, étendue sur une chaise longue, un livre sur les genoux; une femme de chambre la coiffait.

Comment êtes-vous là? s'écria-t-elle vivement, en ramenant sur ses épaules nues les plis de son peignoir, tandis que son visage exprimait la surprise et la colère.

— J'avais besoin de vous parler, répondit-il, en tremblant. J'ai séduit vos gens.

— Mais, c'est horrible, fit Doralice, — et s'adressant à la femme de chambre, elle lui donna l'ordre de sortir.

— Ce que je viens de faire me perd peut-être à jamais, dit il en essayant de recouvrer son sang-froid. Mais je ne peux plus. Vos rigueurs me tuent. Si vous ne voulez pas me laisser l'espérance, ne revoyez moi. Mais renoncez aux à ce jeu qui me désespère.

— Ce jeu! A quel jeu faites-vous allusion? demanda-t-elle avec hauteur.

— Les lettres que j'ai reçues de vous m'ont donné le droit....

Elle l'interrompit avec violence.

— Le droit! retirez ce mot, monsieur, on vous me ferez repentir de ma patience. Je ne tolérerai pas que vous parliez ainsi.

— Que vous importe cruelle! Vous vous plaisez à me désespérer. Vous n'ignorez pas que je vous aime et vous avez encouragé mon amour.

— Je l'ai encouragé, moi!

— Oh! ne niez pas. Quand on traite un homme ainsi que vous m'avez traité, quand on lui écrit ce que vous m'avez écrit, c'est qu'on veut, non pas l'éloigner, mais seulement le mettre à l'épreuve. Apprenez le donc; mes forces sont à bout. La passion que vous avez allumée en moi me brûle. J'en meurs. Si vous devez encore vous montrer aussi dure que durant les quelques jours qui viennent de s'écouler, il sera plus humain, plus digne de vous de me le dire. Je ne saurais vivre plus longtemps dans ces alternatives et je n'ai rien fait qui vous permit de douter de mon amour.

— Comment donc l'avez vous aimé!

— Et que faut-il faire, grand Dieu! pour vous le prouver? Dites. Je suis prêt à tout, rien ne me coûtera.

En parlant ainsi, il était tombé sur ses genoux.

(*A continuer.*)

Le docteur Yvan, qui vient de mourir, était fécond en anecdotes curieuses ou piquantes. Il aimait à répéter celle-ci:

Etant à Malacca, disait-il, les habitants du pays nous racontaient qu'il y avait, à deux kilomètres de la ville, un canton où vivaient depuis des siècles deux tribus de singes ennemis. Cinquante ans avant, un gros combat avait eu lieu et l'une des deux familles, ayant été vaincue, parait, chaque année, à jour dit, un tribut à la famille victorieuse. Comme le jour du paiement approchait, les musiques de l'ambassade furent invités à être témoins du fait. Nous allâmes à cinq au canton indiqué. Là, au milieu d'une clairière, par une belle nuit étoilée, nous vîmes une vingtaine de singes, rangés en théâtre, approcher d'un but et y déposer un monceau de fruits, que d'autres sujets de l'autre tribu viennent recueillir. Le tribut était payé.

Etrange réservez le docteur Yvan ne conclurait point de ce fait si curieux que nous descendîmes des singes!

— Deux mots du vocabulaire des chimistes empruntés au *Rappel*:

On connaît les étonnantes propriétés du cuivre, qui abolit le mouvement sans émousser la sensibilité. Cette substance cesse d'être unique. M. Rabuan vient de découvrir tout un groupe de corps qui agissent sur l'homme et sur les animaux comme le cuivre. Les poisons curarisés sont l'iodure de méthylammonium et l'iodure de tétraméthylammonium; quelques centigrammes de l'un ou de l'autre tuent un chien en quelques minutes.

Peut-être trouve-t-on ces noms un peu longs, mais que dirait-on de celui-ci:

l'ethylchlorhydrarygrydimercaptoglycolate

et de cet autre:

diethylhydrarygrydimercaptoglycolate

empruntés à la langue que tout chimiste parle et.... comprend.

— Un mot de Don Spavento:

Entre politiqueurs boulevardiers:

— Au fait, pourquoi ne finirait-elle pas par se réaliser, cette fusion; les Chambord et les d'Orléans, ne sont-ils pas parents?

— Sans doute, mais....

Médicaments.

NEW-FOUNDLAND BITTER.

CE BITTER est très remarquable par couleur claire et limpide et par son goût très agréable et aromatique. Sa saveur est légèrement amère et son action sur l'économie est excitante et généreuse. Il est doué d'une énergie vitale qui marque son empreinte salutaire sur l'estomac, le sang et le système nerveux. Il revelle la tonicité de l'estomac, imprime plus de puissance au système nerveux et augmente la richesse du sang. Il combat efficacement un grand nombre de maladies, et les enfants, les dames et les enfants peuvent en prendre sans avoir d'autre inconvénient à redouter que celui de bien se porter.

C'est un Apéritif.

et son action sur l'estomac est vive, excitante et soutenue. Il anime cet organe si important et donne l'heureux fonctionnement est indispensable pour avoir une bonne santé. Il augmente l'appétit, fait cesser les douleurs qui accompagnent souvent le travail digestif, arrêtée par la tonicité qu'il réveille dans l'estomac la formation des gaz qui se forment souvent pendant les digestions. Il entraît les phlegmes et les saburres qui empêchent une bonne alimentation et donnent un goût d'amertume très désagréable dans la bouche. Après son usage le foie dégorgé, la bile s'écoule plus facilement, et ceux qui sont fatigués par une constipation opiniâtre voient cette affection disparaître.

Tous les Médecins

et toutes les personnes qui ont soin de leur santé en font le plus grand éloge et le prescrivent sans cesse pour guérir la dyspepsie, la gastralgie, les douleurs, les vapeurs, les crampes nerveuses et les lourdeurs et et tonnaces. Il est surtout très avantageux pour les dames d'une santé délicate, qui, sans être malades à se mettre au lit, éprouvent souvent des défaillances et des faiblesses et ont un estomac faible et qui dérère mal. Les enfants débiles et les convalescents devront en prendre plusieurs fois par jour, et les parents seront frappés de la rapidité avec laquelle, sous l'influence du NEWFOUNDLAND BITTER, ils verront remplacera la faiblesse et les couleurs vives et les pâles couleurs.

Détruire les Maladies

cancéreuses de l'estomac, les arrêter à leur début et surtout les prévenir est une propriété incontestable que toutes les personnes honnêtes et dignes de foi reconnaissent du NEWFOUNDLAND BITTER.

Pour la Poitrine

et pour les nombreuses affections des poumons, il agit efficement par son action excitante et calmante en même temps. Il imprime plus de force à l'organisme, rend la respiration plus facilement dans les rhumes qui datent de longtemps, et fait disparaître les points douloureux qui occupent dans les maladies le devant de la poitrine.

Le Sang

est la sve nourricier, le chair coulante qui, circulant dans toute l'économie fécondent les organes, comme les fleuves fécondent les verdoyantes campagnes, comme le Nil fécunde l'Egypte. C'est lui qui donne les pâles couleurs par les maladies, les excès et le travail. Avec un sang riche, sans faiblesse; avec un sang riche, force. Plus le sang contient de globules plus il est riche. Mais ces globules ne sont toutes les autres parties du sang se forment au dépend des aliments. De même qu'il faut le fermier qui veut ensemencer son champ, cherche et trouve dans son grenier les graines qu'il lui faut pour les confier à la terre qui les lui rendra au centuple, de même le sang puise dans les aliments ses éléments. Si les aliments ne sont que les aliments assez bien élaborés. Elaborer et digérer sont deux mots, tel est le rôle de l'estomac. Si le fermier n'a pas bien cultivé son champ, rien ne poussera. Si l'estomac est malade il digérera mal ou pas du tout. La charrue met le champ dans de bonnes conditions pour faire une bonne récolte. Le NEWFOUNDLAND BITTER remet l'estomac dans de bonnes conditions indispensables pour avoir de l'appétit et bien digérer. Le laboureur récolte du blé, du maïs, du coton ou du sucre, celui qui, grâce au NEWFOUNDLAND BITTER a un bon estomac, récolte santé, la force, le sang vif, les mouvements libres.

Quelle est la récolte qui vaut le mieux!

Quand les digestions sont rapides et bien faites le sang devient plus riche.

Aussi les Femmes Nerveuses

anémiques ou chlorotiques, les jeunes filles pâles et ayant des palpitations de cœur, celles surtout qui ne sont pas encore femmes, et qui tous les mois éprouvent de fortes coliques et de vives douleurs dans les reins, devront prendre quatre fois par jour du NEWFOUNDLAND BITTER. La rapidité avec laquelle agit le NEWFOUNDLAND pour activer le retard de certaines jeunes filles est vraiment remarquable, et beaucoup de personnes malades de leur santé doivent à ce bitter de ne plus rien éprouver. Cette assertion mutante nous a été confirmée par trop de personnes dignes de foi pour que nous ne prenions pas la liberté de l'annoncer aux dames et aux jeunes filles, certaines que nous sommes de leur rendre le plus grand service.

Les Habitants des Campagnes

mêlée par la fièvre, ayant la tête grosse, le sang pauvre, dérouté, ont, dans la fièvre depuis longtemps, et s'ils n'ont pas pu la couper par le quinine, cessez de vous plaindre NEWFOUNDLAND BITTER. Nous connaissons des hommes très respectables qui nous ont dit, se s'être guéris qu'avec le NEWFOUNDLAND BITTER de fièvres très tenaces. Cela ne nous étonne pas, car le bitter contient des substances fébrifuges, et nous assurons la dose on est sûr de couper les fièvres et de se guérir radicalement.

Les habitants des campagnes qui sont privés de viande et de légumes frais, ceux qui boivent une eau croupissante et odorante, ceux qui se nourrissent de viande salée ou de fèves, tous ceux qui se devront prendre tous les jours du NEWFOUNDLAND BITTER, qui leur rendra leur force et leur énergie et neutralisera l'action mauvaise de leur nourriture, et du milieu dans lequel ils se trouvent.

Les personnes qui ont l'habitude de boire dans un bar et celles aussi qui par leur gêne d'affaires sont obligées de boire [illegible] qu'il se hasardait pour leur santé, feront bien d'employer comme liqueur de prédilection le NEWFOUNDLAND BITTER.

J'amère ou puissant tonique n'altèrera ni ne brûlera leur estomac, et après un repas ils n'éprouveront si envie de vomir le matin, ni langue sèche, ni haleine puante; ils n'auront ni perte d'appétit, ni de [illegible] ni de somnolence, ni de vertiges, ni de [illegible] ces symptômes enfin qui devient quelquefois si fâcheux et si inexpérée, sont tôt ou tard cause qu'on boit en trop grande quantité des liqueurs fortes.

Exciter l'appétit, fortifier l'estomac, enrichir le sang, voilà la devise du NEWFOUNDLAND BITTER.

22 sept—1an

RICE BROTHERS & CO.,
IMPORTATEURS EN MARCHANDS
—DE—
Quincaillerie et Quincaillerie d'étagères,
AMÉRICAINES ET ÉTRANGÈRES.
Aux Nos 89 et 91 de la rue du Camp,
Succursale, au No 848 de la rue des Magasins.
Entrepôt, aux Nos 143, 145 et 147 de la rue des Magasins.
OUTILS de charpentiers et de tonneliers.
MACHINES et outils à vapeur.
ARTICLES OBÉS, en fonte, en ferblanc et en tôle.
FOURNEAUX de cuisine et RECHAUDS.
Toute espèce d'ARTICLES de MÉNAGE.
FAB